

Lajos Kövér

## *Les colons français du 18<sup>e</sup> siècle et les premiers prisonniers des guerres de coalitions en Sud-Est du Royaume de Hongrie*

Notre petite étude examine la présence des Français à l'époque indiquée de deux points de vue. D'une part nous présentons quelques contributions au repeuplement de la région Sud-Hongrie, d'autre part nous voudrions attirer l'attention sur l'histoire des premiers prisonniers des guerres de coalitions dans cette région du royaume de Hongrie.

En ce qui concerne l'histoire de la population française de cette région, il faut dire qu'elle était beaucoup moins insignifiante qu'on ne le croyait : durant la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, des colons étrangers s'étaient installés en Hongrie pour repeupler la terre abandonnée par les Turcs après cent-cinquante ans de domination, aux conséquences économiques particulièrement graves ; Il y avait un bon nombre de Français parmi eux, qui s'installèrent dans la région du Sud-Est du Royaume de Hongrie<sup>1</sup> ; notamment dans le Banat.<sup>2</sup>

L'existence dans le Banat d'une population française est assez bien connue. Il s'agit des descendants d'anciens colons français, colons transplantés en masse d'Alsace et de Lorraine, du Grand Duché de Luxembourg et d'autres provinces françaises au cours du 18<sup>e</sup> siècle. C'est à dire que la colonisation des Français dans cette région lointaine de l'Empire d'Autriche s'est effectuée en deux étapes: colonisations effectuées par l'Empereur Charles VI d'Autriche entre 1717 et 1734, et colonisations recommencées sous Marie-Thérèse et achevées par son successeur Joseph II, entre 1763 et 1790. Les premières colonisations font partie de l'ensemble des mesures administratives prises par le Comte Florimond Claude de Mercy (1666-1734), premier gouverneur civil et militaire du Banat, qui doit son origine à une ancienne famille noble bavaroise. L'assèchement des marais, l'agriculture (les vignobles, les pêches de vignes, la sériciculture), l'activité industrielle (la soierie, le moulin à papier) de cette région avaient été

---

<sup>1</sup> Dans le registre des baptêmes de la paroisse de Szeged on note 22 noms français entre 1713 et 1750, et 21 entre 1750 et 1775. PALÁSTI László : *Francia családnevek Szegeden a XVIII. században* (Les patronymes français à Szeged au cours du 18<sup>e</sup> siècle), Szeged, 1959. 43–45

<sup>2</sup> Au point de vue géographique, le nom «*Banat*» indique une région d'environ 38.526 km<sup>2</sup>, comprise entre les fleuves Maros au Nord, le Tisza à l'Ouest, le Danube au Sud et les versants du Sud des Alpes de Transylvanie à l'Est. FÉNYES Elek: *Magyarország leírása* (La description de la Hongrie), Pest, 1847. 332. 342. KRISTÓ Gyula (red.): *Korai magyar történeti lexikon* (L'histoire de la Hongrie ancienne), Budapest, 1994. 784.

organisés par lui.<sup>3</sup> Leur mémoire fut conservée aussi par un petit village, nommé Mercyfalva (Kárány, Merczifalva, Merczyfalva, Merczidorf, Carani, aujourd'hui Caranie, en Roumanie).<sup>4</sup> D'après la description fidèle de Peter Schiff, la terre de cette région était, en général, marécageuse, particulièrement aux endroits situés sur les rivières de la Tisza et du Maros. Les conditions hygiéniques avaient été déterminées par les bourbiers, fondrières, marais, lacs et rivières indomptés, mais les colons survécurent aux difficultés, notamment aux conditions défavorables : *«C'est ainsi que la terre du Banat, devenue inculte sous une longue domination turque, durant plus de 150 ans, fut remise en culture et devint un véritable grenier.»*<sup>5</sup>

Les conditions malsaines de cette région sont aussi décrites dans un rapport français de l'époque. Selon l'auteur inconnu de Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie, daté avant 1778, Temesvár, la capitale du Banat *«est une place très forte, mais sa situation au milieu des marais la rend malsaine, surtout en été, et y occasionne beaucoup de fièvres qui désolent toute la plaine du Bannas... On a déjà commencé à saigner plusieurs de ces marais, mais jusqu'à ce qu'on ait des forêts, on est obligé d'en conserver une partie en faveur des roseaux qu'elles produisent et qui sont la seule ressource des habitants pour se chauffer et faire la cuisine.»*<sup>6</sup> L'auteur du rapport n'oublie pas de mentionner ensuite, que *«le Bannas est presque tout peuplé d'étrangers, et on les y reçoit tous avec empressement, surtout les Allemands qu'on établit sur les bords du Danube où l'on forme actuellement une frontière composée d'un régiment d'infanterie et d'un de hussards.»*<sup>7</sup>

L'écrivain nous donne une image plastique et précise sur la difficulté de la vie quotidienne des colons. *«L'Impératrice donne à chacun en arrivant une habitation, 4 chevaux, les charrues et ustensiles de l'agriculture et du ménage nécessaires avec une certaine quantité de bétail et du terrain pour le cultiver. On compte que chaque famille établie revient à 400 florins et on leur donne par jour 6 creutzer par adulte et 3 par enfant. Mais ceux qui sont chargés de ce soin ne s'en acquittent pas avec tout le soin requis et ces nouveaux colons se plaignent de ce qu'on leur fait. Néanmoins ils ne peuvent pas quitter leur nouvelle patrie sous peine de mort. Ils sont enrégimentés, disciplinés, exercés comme les Sclavons. Ils paient de plus qu'eux annuellement 4 florins par tête pour leurs armes, et autant*

---

<sup>3</sup> BARÓTI Lajos : *Adattár Délmagyarország XVIII. századi történetéhez I.* (Documentations de l'histoire de Basse Hongrie au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle t. I ), Temesvár, 1893. 7; HORVÁTH Mihály: *Magyarország története VII.* (L'histoire de la Hongrie t VII), Budapest, Franklin, 1873. 158.

<sup>4</sup> GYALAY Mihály : *Magyar igazgatástörténeti helységnév lexikon* (Encyclopédie des noms de localité dans l'histoire d'administration hongroise), Budapest, 1989. 636.

<sup>5</sup> PALÁSTI László : *Souvenirs de la présence lorraine au Banat Le Pays lorrain*, Nancy, 1991. N° 2. 143.

<sup>6</sup> Notes sur le Banat, l'Esclavonie et la Hongrie, IN : *Notes et rapports français sur la Hongrie au XVIII<sup>ème</sup> siècle.* Recueil des documents, avec une introduction par KECSKEMÉTI Károly, Paris, Budapest, Szeged, 2006. Bruxelles, 1963. par la suite *Notes et rapports...* 104.

<sup>7</sup> *Notes et rapports*, 105.

*par pièce de bétail qu'ils ont au delà du nombre de bétail qu'on leur a accordé.»*<sup>8</sup>

A propos de la première statistique de la population de cette région il faut remarquer que les descendants des anciens colons français ont été pris comme «*Souabes*»<sup>9</sup> et comptés comme tels. Leur nombre, d'après le premier recensement fait en 1770 par le gouverneur Comte de Clary, est de 42.201.<sup>10</sup>

A la fin du 18<sup>e</sup> siècle, les colons français ont leurs écoles françaises, et leur langue maternelle s'est aussi maintenue dans les églises. Les instituteurs de Nagyősz (précédemment nommé Triebswaffer, Treisbszvetter, Trübsetter, Trübswetter; aujourd'hui connu sous le nom Tomnatic, en Roumanie)<sup>11</sup> par exemple, sont Français jusqu'en 1806.<sup>12</sup> Les enfants des colons ont eu des manuels scolaires de langue française, mais dans le Banat, comme partout, les seuls livres scolaires étaient les catéchismes. C'est le chanoine Jean Baptiste Róka,<sup>13</sup> l'un des premiers curés de Mercyfalva, qui a demandé en 1770 à l'administration provinciale des livres français pour les écoliers du dit village, et trois ans plus tard il s'est mis lui même à publier à ses frais un catéchisme français, tiré à mille exemplaires. Le Révérend Père Róka a aussi écrit un autre livre sous le titre «*A. B. C. françois ou l'instruction pour les petits enfants*». En 1773 était publié à Temesvár (Temeswar, Temeschwar, Temesburg, aujourd'hui Timisoara en Roumanie)<sup>14</sup> le premier livre scolaire français admis dans les écoles des trois communes sœurs françaises, St. Hubert, Charleville et Seultour, le Catéchisme du Père Canise. En voici le titre : «*Méthode généralement utile et*

---

<sup>8</sup> Ibid. 106.

<sup>9</sup> On appelle habituellement les Allemands de cette région «*Souabes*», bien qu'une minorité d'entre eux soient d'origine souabe, et ces derniers eux mêmes; à vrai dire, sont français et italiens d'origine. LASSÚ István: *Az Austriai Birodalomnak statistikai geographiai és históriai leírása* (La description statistique, géographique et historique de l'Empire d'Autriche), Buda, 1829. 60–62.

<sup>10</sup> BOTIŞ, Emile: *Recherche sur la population française du Banat, Timisoara, 1946.* 57–72.; HIEGEL, Charles: *Répression de l'émigration lorraine en Hongrie au XVIII<sup>e</sup> siècle dans les bailliages de Bitche et Sarreguemines*, Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, t. LXX, 1970. 101–168.

<sup>11</sup> GYALAY: 665.

<sup>12</sup> BOTIŞ: 23.

<sup>13</sup> A propos de l'origine de ce Jean Baptiste Róka et de son nom de famille, Emile Botis écrit : «*En ce qui concerne la personnalité du Père Róka, nous remarquerons ... qu'il s'agit d'un Français de Lorraine (originaire de Dorsweiler). Il paraît certain que son nom a subi une déformation par magyarisation: Roka écrit aussi Róka, en hongrois -- Renard. D'autre part le nom magyarisé Roka peut dériver également de Roques.*» (BOTIŞ: 251. László Palásti attire notre attention sur l'erreur de Botis: l'origine du chanoine Róka et de son nom de famille, ce n'est pas à Dorsweiler, mais à Győr (Raab) en Hongrie que le chanoine Róka est né, comme en témoigne l'inscription d'une gravure sur cuivre, représentant le chanoine Róka. En voici l'inscription: «*Joannes Róka S.S. Theol. Doctor Cath. Eccl. Bosnensis Canonicus natus Arrabonae VII. dus lanuari MDCCXXVII.*» PALÁSTI László: *Erreurs sur l'identité de certains patronymes français du Banat*, Nouvelle Revue d'Onomastique, N°15–16, 1990. 108.

<sup>14</sup> GYALAY: 816.

*nécessaire pour instruire et examiner les enfants et les jeunes gens par demandes et réponses sur le petit Catéchisme du Père Canise de la Compagnie de Jésus : traduit de l'exemplaire allemand ci-devant imprimé par ordre de son Eminence le Cardinal de Kollonitz, Archevêque de Vienne, par Jean Lamboy, Temeswar, chez Math. Joseph Heimerl Imprimeur de l'Administration »<sup>15</sup>*

Les colons français ont eu pendant assez longtemps des curés français. Ainsi à Nagyósz on trouve en 1771 le Révérend Père Leclerq, originaire de Bastogne (Luxembourg) nommé titulaire de ladite paroisse. Károlyliget (Charleville, Kis-oroszi, Klein-oroszi, Sarlevil, Sarjlevil, aujourd'hui Banatsko Veliko Selo en Yougoslavie),<sup>16</sup> nouveau village fondé en 1771, jusqu'en 1824, a eu des prêtres français, notamment Pierre François Leclerq (1773), Pierre Frank (1779-1782), François Xavier Plesingh de Pernthal (1782-1789) et Joseph Eustache (1789-1824). Peu à peu les cantiques et les sermons français disparaîtront, et les catéchismes français deviendront de plus en plus rares.<sup>16</sup>

On peut constater encore l'arrivée des colons français à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Au début de l'année 1791, un voyageur français écrit : «Près de Témesswar j'ai rencontré une famille française, trois hommes, deux femmes et deux enfans. Ils étoient venus de Nancy par le Danube en partie, et de Vienne jusqu'à cette extrémité de la Hongrie comme ils avoient pu, s'expliquant sans savoir un mot d'allemand, portant alternativement leurs petits enfans, dont la fraîcheur étoit aussi étonnante après une route pareille, que les soins qu'on avoit d'eux étoient touchans. Ces bonnes gens alloient rejoindre des parents établis dans un de ces villages de Hongrie que l'empereur François I<sup>er</sup> avoit peuplés de Lorrains. Il y en a plusieurs dans le Bannat où l'on parle allemand, esclavon.»<sup>17</sup>

Les colons français, pendant le 19<sup>e</sup> siècle, se sont intégrés doucement; pourtant en 1840, 5 691 sont encore dits français.<sup>18</sup> En ce qui concerne l'histoire de cette population «perdue» nous citerons deux articles. Dans le Dictionnaire géographique de la Hongrie publié en 1851 par Elek Fényes, nous trouvons la description suivante sous le nom de Charleville: «village français dans le comitat Torontál à une heure du sud de Komlós. La population se compose de 640 catholiques et de 24 orthodoxes. Le village constitue une seule paroisse, possède une église. Les terres du village sont d'une excellente qualité et les habitants sont de bons agriculteurs. Le village est connu de son beurre de qualité.»<sup>19</sup> Dans un autre lexique, publié en 1895, on peut lire ce qui suit sur le sort de cette colonie, sous le nom Károlyliget (Charleville) : «Petit village

---

<sup>15</sup> BOTIŞ: 23-25.

<sup>16</sup> BOTIŞ: 27-28.

<sup>17</sup> SALABERRY, Charles Marie d'Irrumberry, comte de : *Voyage à Constantinople, en Italie, aux Îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, de l'imprimerie de Crapelet, Paris, chez Maradan, Libraire, rue Pavée-André-des-Arcs, n° 16. [1799] par la suite *Voyage Constantinople...* 84-85.

<sup>18</sup> FÉNYES: 25.

<sup>19</sup> FÉNYES Elek : *Magyarország geográfiai szótára* I. (Dictionnaire géographique de la Hongrie) t.I. Pest, 1851. 191. (FÉNYES 1851).

*dans le comtat Torontói (arrondissement de Zsombolya). Population : 828 Allemands (1891). Au siècle dernier, le village a été peuplé de Français qui ont perdu jusqu'à nos jours leur identité originelle.»<sup>20</sup>*

Enfin notons quelques livres anciens, qui ont été utilisés par les colons français. Voici les titres de quelques-uns :

1/ *L'Ange Conducteur dans la Dévotion Chrétienne réduit en pratique en faveur des âmes dévotes avec l'Instruction des riches indulgences, dont jouissent les personnes enrôlées dans la Confrérie de l'Ange Gardien, Nouvelle Edition Revue, corrigée et accommodée au nouveau et meilleur style où l'on ne trouve point de vieux mots, et enrichie de quelques tailles douces; A Cologne; chez Guillaume Metternich, Marchand-Libraire au Grifon, L'an MDCCXIX, Avec permission des Supérieurs*

2/ *Cathecisme du Diocèse De Toul Imprimé par l'Ordre de Monseigneur l'Illustrissime Évêque Comte de Toul, Prince de S. Empire, A Toul, chez Joseph Carez, Seul Imprimeur de ladite Ville & de Monseigneur l'Évêque, Avec Privilège du Roi*

3/ *Introductions Chrétiennes pour les jeunes gens, Utiles à toutes de personnes mêlées de plusieurs traits d'Histoires & d'Exemples édifiants, Corrigés par l'ordre de Monseigneur l'illustrissime & Révérendissime Claude Drouas Évêque, Comte de Toul, Prince de Saint Empire & à l'usage de son Diocèse, A Epinal, chez Claude Anselme Dumoulin, Imprimeur-Libraire du Collège, MDCCLXII, Avec Approbation et Privilège du Roi*

4/ *Cantiques spirituels traduits de l'allemand en français à l'usage des colons Lorraine dans le Banat de Temeswar, Pest, 1786.*<sup>21</sup>

Si l'on voulait trouver une page spéciale et particulièrement intéressante dans l'histoire des relations franco-hongroises; ce serait assurément l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution en Hongrie. Dans cette époque à peu près 1.000 officiers et 10.000 sous officiers et simples soldats français avaient été transportés vers le Royaume de Hongrie. Les sources en question permettent de compléter nos connaissances dans le domaine de l'histoire militaire aussi bien que de servir et de présenter la vie quotidienne des prisonniers français d'après leurs mémoires, d'étudier leurs relations avec la population hongroise et avec les autorités civiles.

Quoique la guerre ait été déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, la problématique des premiers prisonniers de guerre apparaît seulement un an après, en 1793. A la suite du changement de champ de Dumouriez, l'armée de la Coalition s'engage dans une guerre de forteresses. Cobourg commence l'invasion du Nord. Il dispose de plus de cent mille hommes: quarante-cinq mille Autrichiens, treize mille Anglais commandés par York,

---

<sup>20</sup> A Pallas nagy Lexikona. X. (Encyclopédie Pallas, t. X.) Budapest, 1895. 212.

<sup>21</sup> BOTIŞ: 28–29

douze mille Hanovriens, huit mille Hessois, quinze mille Hollandais, huit mille Prussiens. Avec une extrême lenteur, il se dirige sur la ligne Condé – Valenciennes – Le Quesnoy.

Désormais le nombre des prisonniers français augmente de jour en jour. Mais il fallait se rendre compte, que ces soldats n'étaient plus de simples mercenaires au moment de la prise de Condé, Valenciennes, Le Quesnoy, mais de vrais patriotes, révolutionnaires et mêmes agitateurs; des messagers de la Liberté – Egalité – Fraternité de la Révolution.

La force de la nation, et le défi d'une guerre idéologique choque la vieille Europe. Il est évident que ces soldats ne sont plus les recrues de l'armée royale et que leurs officiers ne sont plus les représentants de la noblesse, faciles à reconverter et prêts à changer de camp. Ainsi, le problème des prisonniers de guerre deviendra en même temps un problème politique de première importance. Pour le résoudre, la vieille Europe invente le prototype du camp de prisonniers isolés, placé loin du pays d'origine et facile à surveiller, et qui est capable d'accueillir grand nombre de prisonniers. Pour le commandement militaire autrichien, les forteresses du Sud-Est de Hongrie, qui ont perdu beaucoup de leur importance stratégique avec la décadence de l'Empire Turc, comme lieu de détention, offrent une solution idéale. L'itinéraire du transport était le suivant: du champ de bataille, les prisonniers étaient conduits à Kintzbourg, ensuite, par voie fluviale (sur le Danube, sur la Drave, sur la Theiss) ils étaient transportés dans cette région lointaine, où les travaux préparatifs avaient été déjà entrepris pour assurer leur accueil, depuis le mois d'août. En effet, on s'est mis à rénover les casernes, on a enregistré leur capacité d'accueil. Malgré tout cela, leur installation, les problèmes sanitaires et les inconvénients politique, tous ensemble, mettaient en sérieuses difficultés les autorités militaires.<sup>22</sup>

L'intensité de l'activité militaire révélait rapidement les insuffisances des plans d'installation. Par exemple, le Conseil de Guerre Suprême prévoyait l'installation de quatre mille prisonniers français à partir de l'été 1793, mais les rapports parlaient de plus de sept mille, et en octobre ils avançaient un chiffre beaucoup plus élevé encore; onze mille prisonniers. Il fallait donc modifier la plan établi, et rajouter aux lieux de détention fortifiés du Sud-Est de Hongrie (Szeged, Temesvár, Arad, Pétervárad, Eszék etc.) d'autres régions, comme la Transylvanie (Fogaras, Gyulafehérvár, Medgyes, Nagyszeben etc.), quelques forteresses du Nord-Ouest (Győr, Pozsony etc.) une forteresse subcarpathique (Munkács) et même celles de Pest et Buda, au centre du pays. De plus sous la pression d'une multitude inattendue de prisonniers – et malgré la volonté expresse de l'empereur François – ils

---

<sup>22</sup> BARCSAY-AMANT Zoltán: *A francia forradalmi háborúk hadifoglyai Magyarországon, idetelepülésük első esztendejében. 1793* (Les prisonnières de guerre de la Révolution française en Hongrie. La première année de leur établissement. 1793), Budapest, 1934. 26–63.

étaient également installés en Styrie et en Basse-Autriche.<sup>23</sup>

Deux facteurs ont défini principalement la situation des prisonniers: leurs conditions hygiéniques d'abord, et leur hygiène mentale, ensuite; c'est à dire le fait qu'ils avaient été „contaminés” politiquement, par conséquent, ils étaient considérés comme des éléments dangereux en Hongrie.

La mortalité des transports s'élevait de quinze à vingt pour-cent. Le scorbut la diarrhée, la dysenterie; la fièvre des blessés avaient leur victimes. Avec l'arrivée du mauvais temps, le nombre des malades ne cessait pas d'augmenter: n'oublions pas, que la majorité des prisonniers de guerre s'est arrivée en Hongrie en fin d'automne, et l'hiver faisait geler les rivières: ils devaient faire le reste du chemin à la marche. Du point de vue de leur condition physique les rapports militaires distinguaient trois niveaux: ceux qui étaient en bonne santé, ensuite les transportables, enfin ceux, qu'on devait laisser hospitaliser le plus rapidement possible. Ces derniers pouvaient rester dans les hôpitaux militaires de Presbourg et de Pest. Des feux et de la fumée témoignèrent souvent le passage des prisonniers français et la peur de la population locale d'une épidémie.<sup>24</sup>

Les mémoires nous permettent la reconstruction de l'itinéraire du transport qui nous donne une image plastique sur les villes de la Hongrie, aussi bien que la présentation de la vie quotidienne des prisonniers français. Dans la présente étude je me suis appuyé sur deux mémoires: ceux du général Dellard ont été rédigés juste après événements, mais le manuscrit de ces Mémoires a été perdu pendant la campagne de Russie en 1812. Il les reconstituait par la suite, mais ce nouveau manuscrit n'était que partiellement retrouvé. La partie qui a été publiée apporte une contribution intéressante à l'histoire des premiers prisonniers de guerre de la Révolution française. Nous avons retrouvé également un autre manuscrit quasiment oublié: celui du „Manifeste” du capitaine Joseph Hautière écrit en 1796, à son retour de Hongrie, dans un style peut-être trop souvent déclamatoire et très proche de la langue parlée, mais qui représente tout de même une authenticité remarquable, et contient des renseignements précieux. Leurs impressions, leurs expériences semblent être déterminées avant tout par des péripéties et par des souffrances du transport qui les menait vers la Hongrie.

Le premier mémorialiste, le général Dellard commençait son voyage involontaire et forcé à Cologne, ensuite, en arrivant au bord du Danube il continuait par la voie fluviale, avec d'autres prisonniers français, sur des radeaux de bois: „Nous faisons par jour de vingt à trente lieues – écrit-il. Il fallait conséquemment se pourvoir de vivres dans les endroits où nous couchions sur les bords du fleuve. Un bateau qu'on appelait l'Infirmerie nous suivait, portant

---

<sup>23</sup> BERTAUD, Jean-Paul: *La vie quotidienne des soldats de la Révolution 1789-1799*. Hachette, Paris, 1985. 258–263.

<sup>24</sup> BARCSAY-AMANT Zoltán: 70–78.

les malades du convoi. Malheur à celui qui y mettait les pieds, il était à l'instant trappé d'une espèce de peste qui l'envoyait bientôt au tombeau. Tous les soirs, on en retirait les cadavres de malheureux qui avaient succombé à cette affreuse épidémie et on les enterrait sur le bord de l'eau. Il n'était pas rare d'en voir jeter encore vivants dans les fosses mortuaires, creusées par les prisonniers eux-mêmes, sous la surveillance de notre escorte. ... En passant sous Vienne, un grand nombre de malades qui avaient jusqu'alors évité d'aller à l'Infirmerie, demandèrent à entrer à l'hôpital. Cette grâce leur fut refusée..."<sup>25</sup>

Après cette traversée dramatique et pleine de souffrances les conditions de vie de Dellard se sont améliorées, lorsqu'il est arrivé dans un camp de prisonniers à Djakovo, aux frontières de la Turquie; là 300 officiers vivaient dans un ancien camp militaire: „Le local qu'ils occupaient avait jadis servi d'infirmerie à la cavalerie autrichienne dans la dernière guerre contre la Turquie. Les officiers français étaient par chambrées et vivaient à l'ordinaire comme des soldats. Cet arrangement était le seul qui nous convint, vu la modicité de notre paye et l'impossibilité de vivre isolément. Des soldats français qu'on nous avait permis de retirer des casemates de Temeswar, place située dans notre voisinage et où ils mourraient comme des mouches, alliant nous chercher des provisions dans le bourg voisin et nous servaient en même temps de Cuisiniers.”<sup>26</sup>

Le 8 novembre 1793 le capitaine Joseph Hautière et ses camarades arrivèrent aux cantons préparés dans les environs de Kintzbourg, en attendant les ordres pour l'embarquement. „Les barques – écrit-il – sur lesquelles nous étions montés étaient d'une construction faible et peu sûre. Le nombre n'ayant pas été suffisant, on construisit des radeaux sur lesquels on mit les malheureux soldats. Un ou deux officiers, chargés de l'inspection de ces misérables, avaient seuls une espèce de cabane construit sur le milieu du radeau, où ils se mettaient à l'abri du mauvais temps et se chauffaient à l'aide d'une espèce de poêle qu'on y avait mis. Depuis notre embarquement, les soldats furent séparés des officiers et ne purent conséquemment en recevoir des secours dans les moments où ils avaient le plus besoin.”

Notre destination était pour Pest, Mungatz (Munkács), Esseg (Eszék), Segedhin (Szeged), Temeswar (Temesvár), Grand-Waradin (Nagyvarasdín) et Ratza (Racsa) villes de la basse Hongrie et la plupart voisines de la Turquie. Pendant les premiers jours de notre trajet sur le fleuve, nous ne perdîmes pas beaucoup de soldats, mais lorsque nous commençâmes à nous approcher de l'Autriche, chaque jour, nous voyions sur les rives de ce fleuve des cadavres jetés ça et là, le mauvais temps le manquement de vivres, l'abandon des malades, tout, en un mot, conspirait notre destruction. Nos chefs d'escorte n'en pouvaient moins; on ne leur donnait aucun moyen de soulager l'humanité souffrante. Nous eûmes une perte assez considérable depuis Kintzbourg à Lintz.”<sup>27</sup>

---

<sup>25</sup> DELLARD, François baron: *Mémoires militaires sur les guerres de la République et de l'Empire*, Librairie Illustrée, Paris, 1882. 41

<sup>26</sup> Ibid. 54.

<sup>27</sup> „Manifeste du traitement des prisonniers français pendant leur captivité (en Hongrie) en 1793,



Le 23 décembre 1793 ils sont arrivés à l'hôpital de Pest. „Ce bâtiment immense à trois quarts de lieue de Pest, est bâti sur la rive gauche du Danube – écrit-il. Les colonnes du Quesnoy et de l'affaire d'Avesnelesec achevèrent de remplir ce lieu par le grand nombre de malades qu'elles avaient. Ces malheureux restèrent trois à quatre jours sans recevoir aucun soulagement. Le petit nombre de bien portants fut transféré à Mungatz. Dans l'espace de quinze jours, 12 à 1800 prisonniers furent détruits, sans secours suffisants pour se soulager au besoin; point de chirurgiens instruits, sans linge pour changer, couverts de vermines, sans cesse en butte aux injures et à la barbarie des officiers de police, beaucoup ne purent résister à tant de crottés: chaque jour, plus ou moins de malheureux étaient sacrifiés. Pendant le fort de maladie, un tombereau était continuellement occupé à transporter les morts dans les trous immenses des sables de la rive droite du fleuve, où des milliers de victimes demandent à hautes cris vengeance des assassinats commis en leur personne.”<sup>28</sup> De ce point de vue il faut mentionner les problèmes du soin chez les prisonniers aussi. L'exigence de leur exigence spirituelle a fait apparition déjà à la fin de 1793. C'est pourquoi, conformément aux ordres du Conseil de Guerre de la cour Vienne, le devoir du Haut Commandement militaire de Buda était, avec l'aide des archevêques d'Esztergom et de Kalocsa, d'envoyer des prêtres français émigrés aux endroits où les prisonniers étaient gardés, à la base de la proposition de leurs propres évêques et par présentation bénévole. Sur ces territoires 12 prêtres travaillent au comble de l'initiative, mais la fluctuation était importante à cause de décès éventuels et des déplacements forcés fréquentes.<sup>29</sup>

La vie quotidienne des prisonniers français avait été déterminée avant tout par l'attitude des autorités militaires autrichiennes, mais leurs conditions de vie réelle – souvent malgré la volonté expresse du Haut Commandement militaire – changeaient de localité en localité. Ainsi, par exemple „à Djakovo –écrit Dellard – nous vivions bien; les subsistances étaient faciles à se procurer et peu coûteuses. Une oie, par exemple, ne valait que six à sept sous. ... Nous jouâmes, il est vrai, quelques pièces du Théâtre Français, particulièrement de Voltaire, mais elles ne pouvaient nullement porter atteinte au bon ordre et encore moins à l'esprit des sujets de François II. Ce qui n'empêcha pas que trois de nos principaux acteurs ne fussent enlevés de nuit et conduit en Transylvanie, où ils expièrent par une plus longue captivité l'innocent plaisir que ce délassement leur avait procuré.”<sup>30</sup>

Les mémoires du capitaine Joseph Hautière insistent sur les difficultés

---

94 et 95, par le citoyen Joseph Hautière, capitaine au 6<sup>e</sup> bataillon de Soissons, fait prisonnier à l'affaire du 12 septembre 1793, à Avesnelebec” Bibliothèque Nationale -- Manuscrits 10173.

<sup>28</sup> Ibid. 55.

<sup>29</sup> LENKEFI Ferenc: *A lelki gondozás problémái a francia hadifoglyok körében Magyarországon* (Les problèmes du soin spirituelle chez les prisonniers de guerre français en Hongrie 1794-1795) *Hadtörténelmi Közlemények*, 1994/3/3–17 ; <http://mek.oszk.hu/01400/01473/html/2013-09-19>.

<sup>30</sup> DELLARD, François baron: 58.

financières des soldats prisonniers. „En vain nous avons voulu soulager les malheureux soldats: les officiers autrichiens y ont mis opposition. On empêchait ces misérables d’entrer dans les salles d’officiers, et des sentinelles veillaient à ce qu’ils ne reçussent aucun secours de leurs chefs. On a encore, depuis ce temps malheureux, cherché à faire passer des fonds aux soldats, mais le gouvernement de Pest s’y est opposé. Il y a seulement eu 200 florins qu’on a remis au lieutenant commandant à l’hôpital de Pest, et il est prouvé que cet argus n’a distribué qu’une cinquantaine de florins tout au plus. Voici l’emploi qu’il en a fait. Il donnait environ une quarte once de tabac à fumer ou en poudre pour 10 à 12 malheureux. Cette réparation se faisait sur le nombre de soldats qui se trouvaient à l’hôpital et tous les 10 à 15 jours. Ainsi, sur 100 ou 200 soldats s’y trouvaient alors cette somme n’a jamais pu être entièrement dépensée. Qu’est devenu le reste? Ceci n’est pas bien difficile à trouver. Prudhornme, commandant au 3<sup>e</sup> bataillon de Paris, avait remis au capitaine de police à Grand-Varadin, une somme 30 à 40 florins pour être distribuée aux soldats de son bataillon; on la lui a remise, en répondant que le cabinet de Vienne avait fait une défense expresse de rien laisser passer aux prisonniers des officiers.”<sup>31</sup>

Les autorités militaires ont très sévèrement contrôlé et censuré les lettres, la correspondance des soldats français. Il fallait d’abord présenter toutes les lettres; au Conseil de Guerre de la Cour, pour pouvoir leur donner une suite favorable. En même temps il était sévèrement interdit à la population d’accepter et d’aider à transmettre les lettres des prisonniers français. Plusieurs, fois des avertissements ont été lancés à la population „de ne point converser avec ces prisonniers.”<sup>32</sup>

Les sous-officiers et les simples soldats avaient très peu de liberté de mouvement. Ils ne pouvaient quitter leurs prisons pour aller en ville que pour faire des achats, et ceci sous escorte, ou bien à une occasion extraordinaire, par exemple à l’occasion des funérailles d’un camarade. Ces mesures sévères n’étaient pas l’employées vis-à-vis des officiers. Pour eux, prendre contact avec la population n’était pas interdit, mais ils devaient donner leur parole d’honneur de ne jamais parler de „leur propre constitutions” aux habitants, et de ne jamais quitter les limites de la ville.<sup>33</sup> Pour assurer leur frais, les commandements militaires locaux versaient une certaine somme d’argent aux prisonniers. Les officiers, les sous-officiers et les simples soldats devaient se débrouiller avec cet argent reçu: acheter leurs lits, leurs vaisselles etc., et ceci parce que le trésor royal voulait récupérer – au moins en partie – la pension versée au prisonniers français.<sup>34</sup>

---

<sup>31</sup> HAUTIERE: op.cit.

<sup>32</sup> Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 2049/1793.

<sup>33</sup> Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du Conseil municipal, 1775/1793; 1776/1793; 1326/1794.

<sup>34</sup> BARCSAY-AMANT Zoltán: 78-83.

Par conséquent, entre les marchands locaux et les français une sorte de contact économique s'est établi et se stabilisait progressivement. Les interventions du Conseil de Guerre le prouvent, car il ne cessait pas de lancer les appels aux marchands locaux: pas de crédit aux prisonniers français! Ils doivent payer comptant, car les autorités, en aucun cas, ne se portent pas garant, et payeront pas les dettes des prisonniers français...<sup>35</sup> D'après les témoignages, la population s'intéressait surtout aux tissus et aux vêtements français. Etant donné que les officiers avaient des bagages relativement importants, ils ont répondu à cette demande du marché local en vendant leurs vêtements. A leur tour, les autorités, pour des raisons sanitaires, ont plusieurs fois attiré l'attention des habitants de la ville de s'abstenir „aux achats des vêtements français.”<sup>36</sup> Il est à noter également, que ces rapports économiques avaient de temps en temps un aspect plutôt politisant: par exemple, sur les boutons de vêtement mis en vente par des officiers français, figuraient les mots „Liberté, Egalité, Fraternité.” Les français avaient aussi l'habitude de faire cadeau aux habitants de cocardes, sûrement pas uniquement pour des raisons commerciales...

Pour conclure, nous insistons sur le fait que les prisonniers de guerre français étaient vraisemblablement les premiers à annoncer la Révolution à la population hongroise de la région, et – peut-être – les premiers à interpréter ses conséquences immédiates devant les habitants de ces grandes villes de la campagne hongroise et Transylvaine.

## APPENDICE

### ALMANACH D'EDUCATION [1791, P.110-114]

*Un petit ouvrage, intitulé « Almanach d'éducation ou Abrégé de toutes les sciences à l'usage des enfans de six ans jusqu'à douze et au dessus », publié à Paris chez le Vachez (au Palais Royal n° 258) en 1791 (pour 1792) va nous permettre de prendre connaissance du monde tel qu'il était vu de France à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il donne en effet, sous la forme de questions et de réponses, des éléments de base de la connaissance politique et géographique de l'époque. Voilà les questions et les réponses sur l'histoire de la Hongrie.*

---

<sup>35</sup> Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1877/1793; 1794/1793; 1835/1794.

<sup>36</sup> Archives départementales du comitat Csongrád, protocole du conseil municipal, 1914/1793.

## HONGRIE

Demande.

Ce royaume est-il héréditaire ou électif ?

Réponse.

Autrefois il était électif ; mais depuis que la maison d'Autriche le possède, il est devenu héréditaire.

Demande.

Quelle religion y est la dominante ?

Réponse.

C'est la catholique romaine ; cependant il s'y trouve un grand nombre de réformés, à qui l'on a accordé plusieurs privilèges par rapport à l'exercice du culte.

Demande.

Que peut-on remarquer en général sur ce royaume ?

Réponse.

La Hongrie est un pays assez étendu, assez fertile, abondant en pâturages, en chevaux, et planté de vignes dans quelques districts, mais il est peu commerçant. Ce royaume a été souvent agité par des troubles occasionnés par l'atteinte donnée aux privilèges accordés aux réformés. La noblesse jouit de grandes prérogatives. Les bourgeois ont peu de ressources, et les paysans sont sous le joug. Enfin, il faut remarquer que chaque fois que la porte Ottomane est en guerre avec la maison d'Autriche, ce royaume en devient le théâtre.